



HAL
open science

Compte-rendu de l'ouvrage de Gallouët, Catherine / Schutter Yolande G (ed.): Marivaudage : théories et pratiques d'un discours, Oxford, Voltaire Foundation, 2014, 266 p.

Mathieu Brunet

► To cite this version:

Mathieu Brunet. Compte-rendu de l'ouvrage de Gallouët, Catherine / Schutter Yolande G (ed.): Marivaudage : théories et pratiques d'un discours, Oxford, Voltaire Foundation, 2014, 266 p.. Romanische Forschungen, 2016, 128 (1), pp.127-129. hal-04059092

HAL Id: hal-04059092

<https://amu.hal.science/hal-04059092>

Submitted on 5 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Compte-rendu de l'ouvrage de **Gallouët, Catherine / Schutter Yolande G (ed.) : *Marivaudage : théories et pratiques d'un discours***, Oxford, Voltaire Foundation, 2014, 266 p., *Romanische Forschungen* 128. Band, Heft 1, 2016, p. 127-129.

Seize articles, répartis en trois sections (Marivaux et ses contemporains, Le marivaudage à l'œuvre, Postérité du marivaudage), ainsi qu'une bibliographie et un index, constituent l'ouvrage dirigé par Catherine Gallouët et Yolande G. Schutter. La parution même de ce beau livre doit être saluée, et souligne la vivacité renouvelée des études sur Marivaux. L'angle choisi pour aborder son œuvre est donc ce terme aussi fameux que difficile de *marivaudage*, que les seize études, toutes placées dans la mémoire des analyses fondatrices de Frédéric Deloffre, s'emploient à réinvestir de sens, d'un point de vue poétique, dramaturgique, philosophique, anthropologique et, bien sûr, stylistique.

C'est donc sous l'angle du rapport, souvent conflictuel, de Marivaux à ses contemporains que la première partie de l'ouvrage se situe : ce point de départ était attendu pour une étude sur le *marivaudage*, terme dont on connaît la connotation vivement polémique au XVIII^e siècle. On apprend pourtant dès l'ouverture du livre, grâce aux recherches lexicologiques de Françoise Rubellin, que bien avant Diderot cité par F. Deloffre, c'est Mme de Graffigny qui, sans doute la première, utilise ce terme dès 1739, peut-être en forgeant ce néologisme « par analogie avec bavardage » (p. 13), et emploie également le verbe *marivauder*. Dans cette première section du livre, les études se fixent sur les échanges entre Marivaux et ses contemporains pour appréhender le sens du « marivaudage » : la subversion de la pensée de Marivaux est ainsi analysée comme « renouvellement profond et radical du texte littéraire » (p. 54) dans le bel article de Catherine Gallouët qui tente de cerner les « enjeux du marivaudage ». On comprend, à l'aune de cette dimension profondément subversive, que les attaques dont il fut l'objet aient été virulentes, attaques qu'il n'a pas ignorées, puisque, comme le souligne Franck Salaün, le marivaudage ne se limite pas à une spécificité stylistique, mais doit aussi être compris comme une « poétique originale qui comprend une forme subtile de critique » (p. 59) permettant à l'auteur de réfuter, au sein même de ses propres textes littéraires, les reproches qu'on lui fait. La direction suivie par Christelle Bahier-Porte est proche de celle de Franck Salaün, puisqu'elle montre, de façon peut-être moins originale, que le marivaudage est un concept critique permettant d'atteindre l'exact degré de clarté nécessaire dont Marivaux parle dans ses *Pensées sur différents sujets*. Les moyens stylistiques mis en œuvre pour atteindre cette visée cognitive du style de Marivaux sont à leur tour analysés par Sarah Benharrech en termes d'hybridité, dans un parallèle établi avec la manière dont Réaumur cherchait à croiser des poules et des lapins : chez le naturaliste comme chez l'écrivain, on décèle une même volonté de détailler le réel, et d'en appréhender les variations. Résolument *moderne*, Marivaux s'inscrit ainsi au cœur de son époque, et tel est le principal intérêt de cette première section que de rappeler la dimension polémique et subversive de l'œuvre de Marivaux, faite de défenses et d'attaques. L'intéressante étude de Françoise Gevrey sur l'anthologie de Marivaux établie, *post mortem*, par Lesbros de La Versane démontre que le choix des textes retenus correspond à une volonté de « lever les objections que le lecteur aurait à l'esprit à propos d'un marivaudage présenté comme une préciosité mal comprise » (p. 79), une correction de l'œuvre de Marivaux où ne resterait que la finesse et la pensée morale. Manière de « sauver » la mémoire de l'écrivain, manière aussi de signaler qu'encore en 1769 son œuvre et sa pensée dérangent. Marivaux est moderne, parce que Marivaux est

résolument en prise avec le réel – fondamentalement *politique*. On regrette d'ailleurs que cette direction ne soit pas plus franchement évoquée : la subversion de l'auteur, sans jamais pourtant être théorisée, ne se limite pas aux champs de l'esthétique et de la morale : elle atteint de façon récurrente, dans ses romans comme dans ses pièces de théâtre, la sphère du politique.

La deuxième section du livre s'intitule « Le marivaudage à l'œuvre » et propose une série d'études qui analysent, de façon plus microscopique, les textes de Marivaux pour y déceler des indices de « marivaudage » et contribuer ainsi à cerner cette notion du point de vue de sa pratique. Jean-Paul Sermain montre comment, dans son théâtre Marivaux pratique de façon délibérée le style *entortillé* dont on l'accuse, pour en affubler des personnages ridicules (notamment l'Hortensius de *La Seconde Surprise de l'amour*), et retourner ainsi les attaques de ses ennemis. De façon originale, Elena Russo propose de reprendre un parallèle fréquemment établi au XIX^e siècle entre Marivaux et Racine et d'en comprendre les fondements : chez les deux dramaturges, l'analyse des mécanismes et de l'expression des sentiments amoureux atteint une minutie rarement égalée, et propulse les personnages dans des états de confusion paroxystique. Mais surtout, et c'est une façon fort intéressante d'appréhender le marivaudage, Russo souligne que, chez Marivaux comme chez Racine, ce qui se joue est l'abolition de la séparation entre analyse et émotion. Manière d'illustrer, dans une analyse stimulante, la dimension subversive évoquée dans la première section de l'ouvrage, puisque Marivaux fait « éclater la codification prudente du langage » (p. 108). Philippe Barr analyse de près les deux pièces de l'auteur consacrées à l'éducation – *L'École des Mères* et *La Mère confidente* – pour montrer la complexité du marivaudage lorsqu'il investit dans la sphère familiale, dénonçant tout à la fois les considérations économiques, et la mauvaise foi des discours maternels comme des discours galants. Son étude s'attache également à montrer un fait important : la différence entre les hommes et les femmes ne saurait fonder un projet éducatif. C'est ainsi confirmer par un exemple précis cette modernité subversive de Marivaux. Les deux derniers articles de cette section proposent une approche plus proprement stylistique du marivaudage, axée sur la pratique de la redondance, au théâtre pour l'étude de Sarah Legrain (déjà parue dans *Poétique* en 2012), dans *La Vie de Marianne* pour celle d'Ugo Dionne. Notons, à regret peut-être, que seule cette dernière étude se donne pour objet un roman de l'auteur – mais il est vrai que les analyses sur Marivaux romancier ont bénéficié du programme de l'agrégation de lettres de 2015. Dans ces deux articles, l'idée, un peu attendue, d'un bénéfice de la répétition comme trait distinctif du marivaudage est mis en avant : c'est un moteur de la continuité dramatique dans un cas, un élément d'affirmation de soi par la réitération du récit dans l'autre.

Enfin, la dernière partie de l'ouvrage s'ouvre à la « postérité du marivaudage » : Karine Bénac-Giroux enquête sur une présence du marivaudage chez des dramaturges de la fin du XVIII^e siècle (Collin D'Harleville, Dumaniant, Marsollier des Vivetières) : dans les trois cas, on retrouve cette attention à la constitution du sujet sensible, à la quête de soi et du sentiment amoureux. Lydia Vázquez et Juan Manuel Ibeas proposent de leur côté une analyse de la signification particulière du terme *marivaudage* dans l'espagnol contemporain : cette étude, non sans intérêt, paraît pourtant un peu décalée par rapport aux ambitions générales de l'ouvrage. Suivent deux articles passionnants sur la manière dont les metteurs en scène contemporains appréhendent l'œuvre de Marivaux : le

témoignage d'Anne Deneys-Tunney sur *La Dispute* qu'elle a mise en scène à deux reprises à New York, et les entretiens réalisés par Catherine Ailloud-Nicolas avec sept metteurs en scène travaillant en France. Outre que ces deux articles ont le mérite de rappeler, au terme de l'ouvrage, que le théâtre est aussi – d'abord ? – une affaire de comédiens et de metteurs en scène, ils permettent de saisir ce qui fait, aujourd'hui, à la fois l'actualité et la difficulté de Marivaux : sa langue, d'abord, difficile à comprendre comme à interpréter – citons cette belle déclaration de Michel Raskine, auteur d'une mémorable mise en scène du *Jeu de l'amour et du hasard* : « J'ai toujours l'impression que, dans [*La Surprise de l'Amour*] en tout cas, la tragédie, c'est de parler. S'ils se taisaient tous, cela se passerait très bien, mais ils parlent. » ; mais aussi son questionnement sur le rapport de l'individu au monde qui l'entoure. L'étude d'Ailloud-Nicolas esquisse en outre une histoire de la mise en scène contemporaine de Marivaux, dans laquelle *La Dispute* de Patrice Chéreau apparaît comme un moment charnière, et où l'enjeu crucial est l'articulation, toujours à repenser, entre comique et gravité. Le regard porté par Deneys-Tunney sur sa double expérience de mise en scène de cette même pièce insiste, à juste titre semble-t-il, sur la profonde théâtralité du théâtre de Marivaux : c'est sur la scène, par le corps des acteurs tout autant que par leur bouche, que peut s'apercevoir la vérité et la puissance des textes de l'auteur. Le marivaudage, au théâtre du moins, est aussi porté par la gestuelle des acteurs. Enfin, le volume se conclut par une analyse du film *L'Esquive* d'Abdellatif Kechiche, menée par Guillaume Comot. Passage désormais quasi obligé pour qui souhaite évoquer la postérité de Marivaux, *L'Esquive*, reformulation contemporaine du *Jeu de l'amour et du hasard*, permet de saisir la dimension politique du marivaudage, dont on disait plus haut qu'elle était un peu trop absente de ce volume : rapports de genre, conflits de classe, questionnement sur la liberté, qui tous sous-tendent le langage des personnages.

Assurément, le volume dirigé par Catherine Gallouët fera date dans les études sur Marivaux. La variété et la qualité des analyses, les effets d'écho d'une étude à l'autre, sont les gages d'un regard vaste et ambitieux sur la question de la définition du marivaudage. Bien entendu, c'est sur le mode de la juxtaposition d'analyses, d'ambition et de pertinence variées, que l'ouvrage se propose de répondre au programme fixé par son titre. Mais la multiplicité des modes d'approche montre bien la richesse de cette notion, de cette écriture et de cette pensée de Marivaux. Et elle n'est pas sans rappeler la pratique même de Marivaux qui, plutôt que de proposer une théorisation du marivaudage, a préféré le décliner en de multiples variations, en faire une pratique dynamique fondée sur le travail de la langue et de la nuance, ouverte à l'exploration de voies multiples. Questionnement perpétuellement hardi et audacieux sur le rapport du sujet au monde social, l'œuvre de Marivaux, la manière dont sa pensée se donne à comprendre au fur et à mesure des textes, est une école de politique, un exercice toujours renouvelé d'appréhension des enjeux sociaux, familiaux, et anthropologiques – les travaux nombreux de René Démoris l'ont amplement montré. C'est peut-être le seul manque de ce bel ouvrage que de ne pas avoir suffisamment insisté sur cette dimension.

Mathieu Brunet
CIELAM, Aix-Marseille Univ.